

MARC ANGENOT

Le Discours socialiste commun à la fin du XIXe siècle: rhétorique et idéologie

Je voudrais présenter l'esquisse générale, accompagnée de quelques exemples, d'une recherche que je commence et qui se situe dans le prolongement de mes travaux depuis cinq ou six ans sur la théorie du discours social¹ et, spécifiquement, sur l'analyse en coupe synchronique du discours social français en mil huit cent quatre-vingt-neuf.

Cette étude du discours social visait essentiellement à dégager de la diversité des langages, des genres et des discours qui se produisent et se différencient en un moment donné dans une société un ensemble d'éléments qui construisent une hégémonie, des manières de connaître et de représenter le monde qui (en dialectique avec la division du travail discursif, avec la répartition instituée des types discursifs) forment dominance pour un état de société. Cette hégémonie est un objet hétérogène, plein de contradictions et en évolution constante. Elle comporte un répertoire de topoi, de thèmes d'époque, sous-tendu par une certaine gnoséologie formée de manières canoniques de produire de la connaissance et de l'argumenter. Tout cela cependant ne constitue aucunement un système stabilisé, la doxa étant travaillée par des facteurs centrifuges de distinction, de spécialisation et de dissidence, ou de "paradoxisme".

La production de la norme linguistique, de la langue légitime, qui fait évidemment partie de cette hégémonie, comporte de même son échelle de distinction et sa dissimilation en idiolectes divers, plus ou moins canoniques, qui se réfèrent à l'idéal-type tout en marquant fortement des identités sociales. La Recherche du temps perdu est largement consacrée à l'identification de ces langages: Monsieur de Norpois (qui parle comme on écrit dans la Revue des Deux Mondes) ne s'exprime pas comme

¹. On verra essentiellement: "le Discours social: problématique d'ensemble" in R. Robin, préf. Le Discours social et ses usages (Centre de recherche sociologique, II, 1 : 1985) et deux ouvrages déjà parus : Ce que l'on dit des Juifs en 1889 (Montréal: Cîée, 1984) et Le Cru et le Faisandé (Bruxelles: Labor, 1986).

Oriane de Guermantes laquelle n'entend rien au degré de distinction langagière de Madame Verdurin ou au style "esthète" du jeune Bloch...

A travers un mouvement constant, où de la doxa s'engendre le paradoxe, où l'originalité se fabrique avec du lieu commun, où les querelles politiques, scientifiques, esthétiques ne se développent que par des enjeux communs et en s'appuyant sur une topique occultée par la vivacité même des débats; à travers aussi les fonctions "locales" de chaque discours, fonctions d'interpellation, de légitimation, charmes et psychagogies diverses -- à travers ces diversifications et ce "bougé" constant, j'espère parvenir à faire apparaître que tout cela ne forme pas une nébuleuse centrifuge, mais est soumis à la régulation de ce que j'ai nommé une hégémonie. C'est ce qui fait que pour nous, avec ce qu'on nomme le recul du temps, la psychopathologie de l'hystérie de Charcot, la littérature boulevardière et libertine de Catulle Mendès, l'esprit d'Henri Rochefort ou d'Aurélien Scholl, les romans d'Émile Zola ou ceux de Paul Bourget, les factums antisémites d'Édouard Drumont et les chansons de café-concert de Paulus nous semblent, tant par leur forme que par leur contenu, appartenir à la même époque -- alors que superficiellement, tout les distingue -- cette époque que les contemporains avaient appelée avec une nuance d'angoisse crépusculaire la "Fin de siècle" et qu'une génération plus tard on identifiera avec une involontaire ironie comme "la Belle époque", le début de cette Belle époque qui va grosso modo de la présidence de Carnot à celle de Fallière.

Ce n'est pas sur cette formation hégémonique que je voudrais maintenant travailler mais sur ce qui s'opère dans ses marges, ce qui s'institue dans une société comme contre-discours, opposant ou cherchant à opposer aux langages et aux idées dominants un contre-langage, une vision du monde alternative. C'est ici que je viens au socialisme dont je compte étudier la propagande et la "littérature" à la fin du XIXe siècle c'est-à-dire au moment de constitution du mouvement ouvrier et syndical sous sa forme moderne. Sans doute d'autres discours de dissidence se perçoivent alors du centre de l'hégémonie et sont stigmatisés avec une incompréhension irritée: la périphérie discursive est occupée par toutes sortes de groupuscules qui compensent leur faiblesse numérique et leur isolement par une convivialité doxique à toute épreuve: il y a les

adeptes de la Religion positiviste, les sectes spiritistes, les mystiques décadents des Annales du Surnaturel; il y a les féministes, les partisans de l'"Émancipation des femmes" dont les thèses et les propos paraissent d'une inénarrable cocasserie lorsqu'ils sont rapportés par les chroniqueurs établis des discours légitimes.

Mais enfin, à l'évidence, le complexe discursif qui a le plus cherché à s'affirmer dans son autonomie menaçante face aux discours "bourgeois" et à convertir les masses en les détachant peu à peu des insidieux mensonges produits par la classe des "exploiteurs", c'est la propagande socialiste. Les travaux sur l'histoire du ou des socialismes sont nombreux. Si les travaux sont nombreux, il en est peu cependant qui abordent les discours socialistes sous la perspective que je viens d'esquisser.

Le Discours socialiste commun

Les historiens du socialisme abordent généralement l'étude des écrits, journaux et brochures qui ont assuré la propagation des idées révolutionnaires et la légitimation des luttes ouvrières depuis l'aube du XIXe siècle sous une perspective dont je voudrais prendre le contrepied. Beaucoup, d'abord, font une histoire traditionnelle, celle des groupes, des individus, de leurs actions et de leurs tribulations traitant les textes comme archive et comme information sans s'y arrêter, en "passant à travers" en quelque sorte. D'autres travaux récents se donnent pour objet la diffusion de doctrines spécifiques, de systèmes soutenus par de petits groupes (les fouriéristes, les socialistes-rationnels p. ex.) tout en ayant connu une certaine pénétration dans les mouvements politiques et syndicaux. On a étudié ainsi l'introduction en France des théories anarchistes, mais surtout celle du marxisme -- ceci pour constater que jusqu'au début du XXe siècle au moins cette introduction est inexistante; que ce qui passe pour du marxisme est alors, à partir de traductions insuffisantes, un ravaudage de slogans inexacts et de thèses sommaires et confuses. (Je m'en rapporte ici aux travaux successifs de Dommanget, 1966, Lindenberg, 1975, Paquot, 1980, et de Marie Ymonet, 1984). Il me semble que la question première n'est pas là, que ces problèmes de théories, de doctrines ne sont pas ceux qu'il faut traiter en priorité. La question préliminaire serait d'établir positivement ce que cela a été qu'être (que se dire) socialiste, en termes de convictions affirmées, de

langage et de propagande. Ma question sera: de quoi était fait, dans les années 1880-1890 le discours socialiste courant dans les dispersion de ses tendances, de ses "média" (journaux quotidiens, affiches, revues et brochures), de ses porte-parole (des chefs prestigieux aux anonymes "meneurs" des meetings et des grèves, aux brailards d'estaminet haineusement méprisés par la presse distinguée).

Mon hypothèse est qu'il s'est constitué au long du XIXe siècle et n'a cessé d'évoluer au XXe, un discours socialiste commun (DSC). non directement lié à telle théorie, telle pensée; discours complexe et relativement cohérent, formant "vision du monde", avec sa topique, argumentative et narrative, avec sa phraséologie, ses images stéréotypées, son pathos et sa rhétorique, ensemble structuré d'énoncés qui traversent les horizons du passé, du présent de l'avenir, qui motivent et légitiment les luttes en cours, montrent le mouvement de l'histoire sur le vecteur utopique de la "Sociale" et de son avènement imminent. Matrice générale construite de topoi (au sens de Curtius) où vont inlassablement puiser les éditorialistes, les conférenciers itinérants, les "beaux parleurs" d'usine et d'atelier; formant un récit, constamment réactualisé section par section: récit de l'exploitation, récit des luttes, récit prophético-utopique de la Révolution imminente et de l'instauration de la République sociale. Etre socialiste, c'était assumer ce récit-là; y glisser sans doute à l'occasion, des formules et des thèses venus de Proudhon, de Louis Blanc, de Colins de Ham, de Marx comme d'ailleurs de Rousseau, de Darwin, de Victor Hugo ou de Michelet. L'ensemble cependant ne forme pas un syncrétisme, ni un patchwork doctrinaire: la logique en est ailleurs. Très souvent, la référence aux théoriciens a servi de faire-valoir rhétorique établissant fantasmatiquement le caractère scientifique du socialisme, puisque l'énoncé "nous socialistes, possédons une science de la société" a été un des topoi du répertoire dont je parlerai.

Ce Récit, base de la propagande socialiste, "credo" du militant, canevas de l'orateur, du journaliste d'extrême-gauche, n'a cessé, de 1848 au Front populaire et jusqu'à nos jours, d'être repris, rebricolé par adjonctions successives de narrèmes, d'images, de clichés, d'être remis à jour, adapté à la conjoncture, à l'événement du moment. Il a constitué aussi une "mémoire" sélective de la classe ouvrière, agrémentée d'un répertoire

d'exempla mythico-historiques, de la révolte de Spartacus à la défenestration de l'Ingénieur Watrin ou à la fusillade de Fourmies...

Conçu comme réponse (sur un ton amer, résolu, impavide et menaçant) aux mensonges de l'idéologie bourgeoise, le DSC n'a cessé de se développer en un dialogue polémique ("n'allez surtout pas croire ...", "vous ne croyez pas si bien dire ...") avec les publicistes bourgeois, les spécialistes de la question sociale et les pouvoirs religieux et séculiers dont le DSC dénonce les hypocrites vérités. Ce DSC devait fonctionner simultanément comme: -- une sociogonie, récit global de l'histoire des luttes sociales prolongées dans l'utopie rationnelle de la Révolution imminente, -- comme un credo, c'est-à-dire un ensemble de propositions dont l'assertion par tout "exploité" faisait de lui un socialiste et le transfigurait en un instrument de la propagande révolutionnaire, -- comme un palladium, un moyen de se défendre contre l'idéologie bourgeoise et ses insidieuses évidences, comme un contre-discours dont l'intériorisation rendait invulnérable aux discours des exploiters, -- comme une sermocination pleine de menace adressée au capitaliste exploiteur et jouisseur et lui annonçant la "fin de son règne", -- comme un instrument d'interpellation, "interpellation en sujet" qui est le propre de l'idéologie; le prolétaire qui se reconnaît dans ce récit d'exploitation et de luttes, qui s'identifie à l'énonciateur, le Peuple vengeur et son "Mané-Thécel-Pharès", s'incarne du même coup comme sujet idéologique, comme socialiste; il cesse d'appartenir aux masses exploitées et bernées, dont le DSC a pour fonction de "convertir" un à un les meilleurs éléments...

Il convient que je précise ici pourquoi je parle d'un discours socialiste commun, et ce que je prétends mettre dans cette épithète. Pour ce que j'en ai déjà examiné, il existe en effet un complexe discursif, à la fin du XIXe siècle, qui est commun aux différents partis -- possibiliste, allemaniste, guesdiste, blanquiste, colinsiste, anarchiste, etc ..., -- non dans le sens que leur propagande serait identique (elle l'est cependant en partie dans ses images, ses topoï, sa phraséologie, son pathos). mais dans le sens que les divers points d'antagonisme entre les partis (par exemple: la manière de thématiser la Révolution-à-venir par rapport à 1789 et à la République bourgeoise) sont chèrement disputés en un dialogue polémique; que les "nuances" y sont des enjeux fondamentaux:

le champ du DSC trouve ainsi sa cohésion et sa spécificité autant dans un "stock" commun de formules éprouvées, de slogans, de récits historiosophiques et d'images, que dans des noeuds discursifs disputés, dont la "juste" formulation fait l'objet de polémiques féroces.

L'adjectif "commun" peut vouloir dire "anonyme" ou "collectif", (alors que les doctrines portent un nom: Louis Blanc, Proudhon, Karl Marx) commun aux divers publicistes des diverses factions se donnant délégation de la parole prolétarienne, ou encore expression mythique du Prolétariat même énonçant sa vérité à la face de la Bourgeoisie ... C'est dans mon titre un terme problématique par excellence, terme que les conclusions de la recherche devront venir interpréter. L'adjectif "commun" ne sous-estime en tout cas pas, mais au contraire pointe le doigt vers le trait essentiel de l'histoire du mouvement ouvrier: sa division changeante et permanente, de 1848 à nos jours, en trois ou quatre grands groupes doctrinaires qui, malgré ce qu'ils avaient "en commun", ont épuisé en tout temps une bonne part de leurs énergies en polémiques haineuses et en dénonciation passionnées aux masses de leurs erreurs, trahisons et sectarismes réciproques. Je ne pense évidemment pas que ces divisions furent le reflet simple et direct d'oppositions théoriques; de sorte que la haine des guesdistes pour les possibilistes serait simplement homologue de l'incompatibilité épistémologique entre Marx d'une Part et Paul Brousse ou Colins de Ham de l'autre!

Ma référence au discours socialiste commun exprime le parti-pris de ma recherche: parler du socialisme, de son histoire, en partant de la propagande courante et non des philosophies, des doctrines. En partant de ce que disent dans leur masse les éditoriaux et les brochures du socialisme et non ce qui s'est théorisé dans les têtes de Marx et d'Engels et a pénétré si peu dans cette grande rumeur propagandiste où les mêmes formules, les mêmes images, les mêmes assertions (qu'on jugera simplistes) forment un stock où on n'a qu'à puiser et se retrouvent sur les lèvres des ouvriers "conscients et organisés" à l'atelier ou à l'estaminet. Mon objet sera donc cette production discursive anonyme, omniprésente, essentielle, que le XIXe siècle (en sentant encore l'origine religieuse de ce mot) appelle la "propagande", objet de l'"apostolat socialiste".

Il va de soi que, -- mettant entre parenthèses les théories des Louis Blanc, Fourier, Proudhon, Marx, Bakounin, ou plutôt les décentrant pour focaliser sur la propagande "courante" -- je ne compte pas négliger la théorie totalement: je compte chercher à voir notamment comment certaines phrases, prises hors contexte ou voulues d'emblée comme des slogans ("La Propriété c'est le vol", "Prolétaires de tous les pays ..."), ont eu une destinée propre, une efficace perlocutoire, un rôle ritualisé dans la symbolique du mouvement ouvrier.

Je donne à "propagande" un sens positif sans jugement a priori, alors que ce mot a pris, depuis S. Tchakhotine au moins, un sens à la fois défavorable (= "viol des foules") et restrictif (les seuls slogans, les cris collectifs, la phraséologie à effet pavlovien). J'appelle propagande ou discours socialiste commun tout ce qui a argumenté pendant plus d'un siècle le bien fondé de "l'idée" socialiste, tout ce qui a visé à "convertir" les masses et à faire "trembler les bourgeois" et qui, -- sous forme de brochures, d'éditoriaux et de chroniques de journaux, mais aussi de poèmes militants et en symbiose avec du roman "engagé" (inconnu de l'historien pour le XIXe siècle) -- forme la masse de l'imprimé socialisant, loin devant les théories, les analyses de la conjoncture, la "science".

Propagande et littérature

De la propagande stricto sensu (que je vois construite comme un grand récit sociologique dont, selon les conjonctures et les contextes, le militant-publiciste peut réactiver telle ou telle séquence), je compte aller vers la "littérature" socialiste. Elle est à distinguer de la "littérature populaire" et de la "parole ouvrière". Il s'agit, dès 1848 et jusqu'au roman maoïste et "gaucho" des années 1970, d'une "littérature engagée" en prise directe avec la propagande dont je parle: chanson militante ou satirique dans la tradition des Lices et Caveaux, poésie épique, nouvelles et romans en feuilleton dans la presse ouvrière, théâtre révolutionnaire (inédit) joué par des "amateurs" dans les Cercles d'études sociales. A part quelques études sur la chanson sociale (Dupont, Pottier, Jouy, ...), il est peu de dire que cette littérature est ignorée. Elle est écrite par des militants. Dire qu'elle est médiocre; qu'elle transpose maladroitement et pauvrement Michelet et Hugo mêlés à Pixérécourt, Béranger et Ponson du Terrail, serait ne pas voir le problème

que pose cette littérature scotomisée: celui de la possibilité même de l'opposition, de la "dissidence" idéologiques, de la résistance efficace à l'hégémonie "bourgeoise" et de la possibilité incertaine de combiner à la propagande socialiste une forme esthétique pertinente et accessible aux masses (ou à l'idée qu'on s'en fait). C'est ici un problème proche des recherches sur la littérature et le théâtre de 1789-1793, sur la littérature bolchevik des premières années etc.... Des fouriéristes et saint-simoniens de 1848 aux maoïstes et "gauchos" de 1970, ce problème n'a cessé de revenir "hanter" le mouvement ouvrier et la gauche intellectuelle.

Il faudra alors se demander quel degré d'autonomie et de déconstruction polémique a pu atteindre cette propagande socialiste, immergée quoi qu'elle en soit, dans le discours social "bourgeois". La question sera de situer le DSC et son évolution par rapport aux formes dominantes, aux thèmes dominants, du discours social. Intentionnellement, la propagande socialiste s'institue comme un contre-discours, parole collective d'une classe exclue, d'une contre-société d'exploités dont les champions prophétisent à l'exploiteur capitaliste sa ruine vengeresse. Mais enfin, une interdiscursivité doit pouvoir se percevoir et maintenir certains courants thématiques entre le contre-discours socialiste et divers champs du discours social bourgeois.

Dans la logique de mes recherches antérieures, la propagande socialiste sera aussi envisagée comme dispositif intertextuel, que l'intertexte soit la "Religion populiste" de 1848 (concept de Berenson, 1984) ou le darwinisme social, ou encore la publicité médiatique "détournée". On voit les enjeux de cette approche du point de vue de l'évolution historique.

J'entends enfin voir accessoirement comment les discours socialistes furent représentés au centre hégémonique du discours social: cela va de l'article, pondéré et consterné, du penseur de la Revue des Deux Mondes rendant compte aux lettrés de ce que disent les socialistes la figuration littéraire du "Meneur", du gréviste et de ses propos dans le roman de littérature canonique.

Ma recherche me placera dans la position de premier investigateur pour bien des aspects et des questions. Mon but n'est cependant pas d'aborder simplement un corpus partiellement inexploré. Cette recherche doit me permettre d'intervenir dans un certain

nombre de grands débats de notre époque en littérature et en histoire politique et culturelle: celui de l'utopie et de l'utopisme (Bloch, Mannheim), celui de la nature et de la fonction de la propagande (de Tchakhotine à Ellul...), celui de la délégation sociale, de "l'invention" de l'intellectuel de parti (posé de façon insistante par P. Bourdieu, M. Ymonet), celui de la bonne manière d'aborder l'histoire même du socialisme (en réaction, comme je l'ai dit, aux approches de Lindenberg, Paquot, Ymonet et al.), celui de la "parole ouvrière" (Rancière 1981, Bollème, 1985) et celui - redoutable -- de l'"échec esthétique" des littératures militantes. Il me permettra, comme je l'ai dit, de prolonger ma réflexion sur "hégémonie" et "contre-discours".

*

Il conviendrait après cet exposé général, un peu abstrait, de passer à des illustrations qui feraient apparaître les divers aspects et les constantes de la propagande socialiste, montrerait la continuité entre le fait rhétorique et l'idéologie, entre la forme, l'efficace performative et le sens interdiscursif. Mais au lieu de plusieurs exemples, je choisis de m'arrêter à un seul: il est bref puisqu'il s'agit d'un slogan de Jules Guesde. Il ne me faudra pas moins beaucoup d'espace et de pages pour l'analyser comme je l'entends, c'est-à-dire sous tous ses aspects et dans toutes ses composantes.

Le slogan inventé par Jules Guesde vers 1889, martelé par lui en clause de ses discours, imprimé en finale de ses proclamations électorales, -- c'est: "Place au prolétariat conscient et organisé!" que dans son affiche des législatives, à Marseille, septembre 1889, il reprend et couple à un mot d'ordre complémentaire: "Arrière les bourgeois!". Ce slogan est reçu par le milieu socialiste avec une vive approbation². Je

². En explicit d'un éditorial (Égalité, 12. 2; p. 1) intitulé "La Situation":

"... Que ce fils naturel du bourgeoisisme, le boulangisme, tombe le parlementarisme son vilain, très vilain père, [c'] est pain bénit, mais à une condition: c'est que sur leur cadavre à tous les deux, le socialisme révolutionnaire monte au Capitole.

Place au prolétariat conscient et organisé! JULES GUESDE."

[On notera que le slogan de Guesde occupe une position dont le modèle est celui du Delenda Carthago dont il conserve certaines résonnances: conclusion unique, toujours

voudrais le lire dans toute son extension socio-discursive, dans son efficace pragmatique et dans sa forme poétique. Je dis "poétique" en rappelant que le premier exemple que donne R. Jakobson de la fonction poétique est justement un slogan politique ("I like Ike") et non un exemple littéraire. Les slogans, affirme Olivier Reboul³, s'inscrivent entre les deux extrêmes de "l'automatisme" et de "la conversion". Je corrigerais Reboul en disant qu'un grand slogan est à la fois, formule figée, phraséologie pavlovienne et interpellation vivante, produisant "quelque chose de semblable à une révélation" (Reboul, 1975, 90),

On connaît des travaux, d'approches très diverses, sur le slogan et les "cris performatifs", -- ceux de Jacques Guilhaumou sur des slogans de 1789 (du type "Du pain et la Liberté!"), ceux d'Olivier Reboul, le premier à avoir tenté une typologie d'ensemble, et ceux de L.-J. Calvet, dans la Production révolutionnaire, lequel intègre heureusement une réflexion sur les données mélodiques et rythmiques.

Le mot de slogan est inconnu à la fin du siècle passé; il n'entre en français que vers 1920 portant d'abord sur le langage publicitaire. Il n'est pas de terme spécifique pour désigner ces énoncés que seule la Police de sûreté générale peut cataloguer comme "cris séditieux".

Malgré les travaux que j'ai cités plus haut, le slogan, entre le cri collectif, le mot d'ordre et la devise demeure mal circonscrit: "formule concise, anonyme, adressée aux masses" voilà, parmi les éléments de définition (Reboul, 1975, 42) ce qui peut nous convenir pour chercher à déterminer ce qui se produit en 1889 et qui porte ces caractères-là. Inutile de chercher dans la publicité d'alors, dans la réclame: elle est encore à

identique et lapidaire de toutes considérations sur la conjoncture, identifiant synthétiquement ce qui est "en marche".]

³. Olivier Reboul. Le Slogan. Bruxelles: Complexe, 1975.

formule de Monroe, "l'Amérique aux Américains", car il y a une histoire à faire des contaminations et des emprunts de slogans.

Les Républicains doivent à Gambetta le slogan le plus inusable du progressisme des années 1880-1890: "Le Cléricalisme, voilà l'ennemi!" Ce slogan avait pourtant la faiblesse immanente de pouvoir aisément se retourner et se renvoyer en boomerang. Le Comte Albert de Man rétorquera par: "le Parlementarisme, voilà l'ennemi!" -- contre-slogan qui fait l'unanimité extrême droite/extrême-gauche, c'est-à-dire qui réalise l'union proto-fasciste des réactionnaires (dont ici les "catholiques sociaux") et des boulangistes, sinon même des blanquistes.

Une constatation que je ne puis développer quant à la nature des cris collectifs en 1889 est la prédominance des cris hurlés, des cris époumonnés sur les cris scandés. Peut-être le slogan des boulangistes ("Révision/Dissolution/Constituante") était-il susceptible d'être scandé. Les slogans socialistes comme celui de Guesde, placés en explicit d'un discours martelé et tonitrué, sont des slogans que l'on hurle en "tenant" sur la dernière syllabe allongée. Ainsi de ceux attestés en fin de meeting parmi les plus fréquents:

"Viv(e) la Social(e)!" et "Viv(e) la Commun(e)!"

On entend aussi:

"Viv(e) la Révolution Social(e)!"

(Ex. Cri du travailleur, Lille, 5-12.1; p.2 et aussi L'Aurore sociale, no s.d., août 1889).

"Vive la Commune!" est évidemment celui qui suscite chez les bourgeois l'indignation la plus horrifiée (Compte Rendu des obsèques de Félix Pyat, Figaro, 10.8; p.2).

Les "Vive!" peuvent facilement se prolonger en litanies rouges et se compléter par des "à bas!":

"Vive la Commune!
A bas Floquet!
A bas Boulanger!"

Manifestation sur la tombe de Blanqui, 6 janvier)

On ne voit donc proliférer chez les socialistes que ce qui est le "degré zéro" du slogan dans l'histoire discursive, les formules du type Vive + x. Sur ces cris, qui entraînent la ruée des sergents de ville, s'achèvent toutes les réunions publiques.

Vive + x est éminemment fait pour être imprimé. Il n'est pas de proclamation électorale, pas d'affiche politique qui ne se termine par: "Vive la France!", "Vive la République!" (à gauche) et, chez les socialistes: "Vive la Sociale!"

Les meetings de grève s'achèvent au "cri unanime de 'Vive la grève!'" (Gaulois, 16. 10; p.1), avec ici également la contrepartie négative et menaçante:

"Vive la grève!
A bas les exploités!"

(Rapp. Cri du Peuple, 2.1)

"A mort les patrons!
A bas l'armée!
Vive la sociale!"

(Rapporté Gaulois, 27.10; p. 3)

Les libertaires ajoutent au cri de grève, la "vulgarité" virile du blasphème:

"Vive l'anarchie, Nom de Dieu!"⁴.

Le slogan de J. Guesde, même s'il est conçu comme résumé crié, revendicatif et menaçant, en final d'un discours, s'écarte de ces cris tonitrusés par un ton plus solennel plus ample et emphatique:

⁴. L'Attaque, no 43, p. 2; Cf. Père Peinard, 15. 9; p.9: "Vive la Sociale! Vive l'Anarchie!" -- "Vive l'anarchie! Mort aux voleurs!", à la fin du procès de la Bande à Pini, Lanterne, 7.11.

/ / /

"Place au Prolétariat (allitération en "p"), conscient et
/
organisé!" (quatre groupes accentués).

Il est certainement l'écho modifié de l'explicit du Manifeste communiste, le seul énoncé de Marx qui en soit jamais cité verbatim: "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!" (Congrès socialiste, d. de Genève, p. 10). Dans le cri de Jules Guesde, l'optatif ou le jussif de Karl Marx ("unissez-vous!") est formulé comme réalisé dans les qualificatifs "conscient et organisé". L'élément internationaliste ("de tous les pays") est par contre absent ou refoulé dans l'implicite.

Comment peut-on analyser ce slogan guesdiste et pourquoi a-t-il paru "bon", susceptible de "marcher"? Apparemment cet énoncé n'a rien de bien frappant. Il réalise cependant un mot d'ordre à interprétation complexe et ambiguë; il offre un bon exemple de détournement intertextuel, c'est-à-dire d'appropriation militante du pathos bourgeois, en même temps qu'il verbalise la composante allégorique-utopique de la sensibilité socialiste. Le slogan est évidemment un détournement ironisé d'un énoncé aristocratique, "féodal", tel qu'il peut être connu par le théâtre de Boulevard: "Place à Monseigneur le Prince de Condé! Allons, manants, faites place!" Ce qui s'avance d'aujourd'hui, drapé dans la pourpre de l'Histoire, ce n'est pas un Prince d'Ancien Régime, c'est le souverain collectif du monde nouveau, le Prolétariat. Non pas le "Peuple souverain" dont se gargarisent les républicains opportunistes en période électorale, celui qui trime et qu'on gruge, mais le peuple des producteurs tel qu'en lui-même enfin l'histoire le change en Prolétariat.

Si l'on cherche à comprendre le sens connotatif du mot "prolétariat", il convient d'abord de voir qu'il n'est aucunement synonyme de "classe ouvrière" ou de "travailleurs". La propagande socialiste représente le prolétaire sous trois états ontologiques, pourrait-on dire, qui rappellent invinciblement la distinction théologique entre l'Église souffrante, l'Église militante et l'Église triomphante. Il faut rappeler que

le mot "militant" est, autant que celui même de "propagande", une métaphore détournée, mais encore sentie, du vocabulaire ecclésial. Dans l'énoncé de l'exploitation et de la souffrance, la propagande parle du peuple, "le peuple qui travaille et qui endure" (Jean Volders; Le Peuple, Brux., 21.5; p.1), ou "les travailleurs, les exploités, les souffrants" (Égalité, 20.5; p.2), la "classe exploitée" qui, en clé pathétique, s'énonce comme "les déshérités de la vie", ceux qui n'ont "d'autre destinée qu'une vieillesse hâtive et misérable ou une mort prématurée" (Egalité, 8.2; p. 1). Ici se greffe la conglobation des souffrances et des misères et le tableau contrasté de l'ouvrier et du "capitaliste qu'il enrichit de sa sueur" (Parti ouvrier, 28.10; p.1) car l'image, ridicule aux yeux des publicistes bourgeois, de la "sueur du peuple" et du patron qui "boit [cette] sueur" est parfaitement attestée.

Deux grandes transpositions métaphorico-mémorielles s'inscrivent ici: celle du salarié comme forçat, galérien, bagnard dans "le bagne légal de l'usine" (J.-B. Dumay, 1889, cité par Poinot, 1976, 385), dans "les geôles capitalistes" (le Proletariat, 19.10; p. 2); celle du salariat comme esclavage moderne: "le salariat a remplacé l'esclavage" (P. Devillers; Egalité, 13.7; p. 2); bien mieux: "la condition du prolétaire est inférieure à celle de l'esclave ancien" (Egalité, 25.5; p. 2) Plutôt qu'à l'esclave, c'est au "serf" du régime féodal (connu par l'enseignement primaire républicain) que le salarié industriel est comparé: il est un "serf moderne" (Egalité, 10.5; p. 1) dans la mesure où le capitalisme est lui-même, par homologie historique, une "nouvelle féodalité" avec ses "barons de la finance" et ses châteaux-forts.

Le vocabulaire change dès qu'on passe à l'état militant auquel s'applique essentiellement l'épithète de conscient et qui est systématiquement construit en une opposition entre le socialiste et "la masse": "la masse aveugle des exploités" (Brissac; Parti ouvrier, 29.11; p. 2). Cette "masse" est toujours déterminée par un qualificatif qui s'oppose à la conscience militante: "la masse émasculée" (vs. le socialiste "viril"), "la torpeur de la masse prolétarienne" (le Proletariat, 12.10; p. 1) ou, expressément, de la "masse inconsciente":

"La démocratie socialiste qui veille et indique la voie à suivre n'a pas été écoutée par la masse inconsciente"

(le Peuple, 28.1; p. 1).

L'adjectif "conscient" est une épithète de nature accolée à la minorité agissante des socialistes: "les travailleurs conscients" (Parti ouvrier, 22.7; p. 1), "les socialistes conscients" (ibid., 1.8; p. 1), "dans le camp du travail, tous les travailleurs conscients [sont] rangés sous la rouge bannière internationale" (Prolétariat, 19.10; p. 1). C'est ici que la grande métaphore militaire, celle de la "bataille sociale", de ses "deux camps", de "l'armée socialiste", de l'heure proche où "l'avant-garde" entraînant les masses se jettera dans le "combat définitif" -- cette métaphore donne à plein et réalise la conception que l'on se fait du Parti organisé militairement en "avant-garde" et "serrant les rangs" autour du drapeau de la Révolution. (voir, par exemple, La Voix du Peuple, 10.2; p. 1). La stratégie socialiste consiste à représenter les "soldats conscients" du Parti, avec en arrière, en réserve, "des milliers de déshérités et de parias" (Le Peuple, 28.4; p. 1) qui -- convaincus le jour venu, -- se joindront à l'avant-garde organisée et seront "irrésistibles". Le slogan de J. Guesde résume ou recoupe cette propagande et ce modèle stratégique. Il est du même tonneau que les innombrables mots d'ordre, formules jussives, appels aux militants qui forment la finale ordinaire des éditoriaux: "Au combat!" (Parti ouvrier, 1.8; p. 1), "En avant! Contre la bourgeoisie", (L. Dorvy; Égalité, 14.4; p. 2), "Peuple, réveille-toi! Esclaves, levez la tête, secouez le joug, rompez vos chaînes" (Bourson, Egalité, 25.5; p. 2). Mais il a l'avantage de transformer l'appel à l'action en énoncé grandiloquent où l'Histoire identifie le Prolétariat, la ci-devant "masse exploitée", transfigurée par son émancipation, "en marche" vers la Sociale.

Reprenons l'analyse du slogan: "Place au Prolétariat, conscient et organisé!" Ceux qui, tout au long de l'histoire, ont dû "faire place" au passage des grands de ce monde sont désormais ceux qui vont occuper toute la place et qui disent à la Bourgeoisie, cette "nouvelle féodalité", "déguerpissez!..." Car l'énoncé ne séduit que parce que, -- solennel et hautain dans sa forme explicite, -- il est menaçant dans son sens implicite complémentaire: allons, faites place nette, il n'y a plus de place pour vous et, comme

on chante dans l'Internationale (qui vient d'être mise en musique par Degeyter): "La Terre n'appartient qu'aux hommes / L'oisif ira coucher ailleurs!" Ainsi l'embrayeur solennel "Place à _____" est-il un idiome gigogne qui recèle d'autres idiomatismes: "faites place nette", "quittez la place" et qui instaure un mundus inversus où ce sont les "manants" qui disent aux princes et aux "barons de la finance", "faites-nous place!" ou mieux encore, "nous venons prendre votre place"⁵. Ce caractère de détournement interlocutoire et de renvoi en boomerang est certainement un des grands mécanismes de la rhétorique socialiste dont les écrits polémiques de Karl Marx sont remplis.

Le slogan de Jules Guesde active indirectement un autre topos du DSC, qui est le topos de "l'heure-est-venue", la Révolution est imminente et fatale et, comme on chante encore en entonnant l'Internationale: "C'est la lutte finale!"...

Ce slogan par sa forme même, identifie donc le moment indubitable de son énonciation: moment eschatologique qui, au centre de la propagande oratoire de l'"Apôtre" du Parti ouvrier, est celui de la Révolution-fatale-et-imminente. Ici encore, J. Guesde ne fait que marteler, répéter un topos-clé de la propagande: la Révolution est "en marche", énoncé qui forme une sorte d'allégorie visuelle:

"Aucune puissance humaine n'est désormais capable de faire reculer le prolétariat en marche vers sa libération définitive."

(Parti ouvrier, 2.1; p. 1).

C'est ici en effet que le mot de "prolétariat" prend toute sa puissance. Auparavant, on identifiait des "travailleurs", des "saliés" plus techniquement, des "exploités", des "prolétaires". Les prolétaires deviennent au moment de la Lutte un sujet unique et

⁵. Ajoutons que le présentatif "Place au prolétariat" doit se concrétiser par l'image complémentaire du "Prolétariat qui s'avance" (à la façon du Roi barbu de la Belle Hélène), du "Prolétariat en marche", ou comme le dit Guesde, "le socialisme révolutionnaire [qui] monte au Capitole" sous l'identité allégorique d'un flot de drapeaux rouges.

C'est ce que je nomme le potentiel de concrétisation allégorique propre aux grands Énoncés du DSC.

singulier, le "Prolétariat". L'imminence de la révolution prolétarienne est un énoncé obligé de la "méthode Coué" propagandiste:

"Il est certain que la révolution sociale est proche."

(O. Berger, Égalité, 2,4; p. 2)

"L'heure de l'émancipation intégrale des salariés est venue."

(J. Allemane, Le Prolétariat, 15.6; p. 1)

"La Révolution sociale est si prochaine qu'elle semble commencée."

(cit. Égalité, 28.5; p. 1)

Ou encore dans des termes expressément paraclétiste dans un speech de Louise Michel: "les Temps sont proches" (cit. Égalité, 28.5; p. 1).

L'énonciateur du slogan n'est pas Jules Guesde ni le Parti ouvrier, c'est en fait l'Histoire qui, parlant au-dessus de la lutte des classes, énonce prophétiquement que "l'heure de la Révolution a sonné au cadran de l'histoire" (autre topos). C'est la main qui écrit sur le mur au festin de Balthasar: "Mané, thécel, pharès: mesuré, pesé, divisé", la voix qui annonce la chute du Vieux monde, l'avènement du monde nouveau...

On voit donc apparaître quelques traits qui caractérisent la propagande socialiste: -- le détournement ironisé de la phraséologie bourgeoise (ou féodale) où le Prolétariat, nouveau Prométhée, vole aux exploiters les armes langagières dont ils se sont servi contre lui; -- l'Inscription sous-jacente, implicite, d'un mytheme utopique-messianique que j'ai rapporté à la matrice originelle du festin de Balthasar; -- la Construction mythico-pragmatique d'un énonciateur, l'Histoire vengeresse, Juste judex ultionis, juste juge du Règlement des comptes, comme est identifié "Celui qui viendra" dans le Dies irae. A cet énonciateur, correspondent deux destinataires distincts: le peuple militant qui reçoit mandat et confirmation, mais aussi le Bourgeois qui "tremble" en sachant son jour venu. Car la propagande socialiste présente ce trait de pragmatique, qu'elle est conçue pour être entendue également de la classe exploiteuse: on se flatte que ses énoncés engendreront chez les jouisseurs une sainte terreur, de sorte que le destinataire prolétarien puisse se réjouir doublement, et de ce que l'heure de la revanche a sonné, et de ce que les Bourgeois, -- même s'ils feignent de n'en être pas troublé, -- savent in petto que les jeux sont faits et qu'il leur convient sous peu de faire place.

Mon analyse peut sembler un peu longue, elle ne peut cependant omettre les deux adjectifs dans leur qualification ambiguë du Prolétariat. "Conscient et organisé": l'épithète peut se lire comme conditionnelle: si le prolétariat devient conscient et s'organise, il pourra jouer son rôle, prendre sa place. Elle peut s'entendre comme épithète de nature: le Prolétariat est par définition conscient de son rôle historique et donc organisé sous la forme de son Parti militant. Le problème en effet est celui de la conscience de classe: dans la masse ouvrière, comme on l'a vu plus haut, le slogan ne sera compris que par les "socialistes conscients" du rôle historique qu'est appelé à jouer le prolétariat. L'énoncé doit être construit, dans la logique même du guesdisme, comme corrélation nécessaire entre la conscience socialiste et l'organisation en parti: le prolétariat est la partie consciente des masses; organisée dans le Parti ouvrier parce que consciente. En ce cas, l'organisation est un épiphénomène de la prise de conscience: le parti est la forme "militante" que prend cette conscience prolétarienne. Il en résulte que le-Prolétariat-conscient-et-organisé est une périphrase synonyme de: Part ouvrier, ce que confirme la tactique du guesdisme et qui fait plus que préfigurer la pensée léniniste. Le Prolétariat, c'est ce qui est organisé parce que porteur de la conscience ouvrière; autrement dit le Prolétariat, c'est le Parti et non pas "les masses", inconscientes et inorganisées, dont il convient que la propagande "convertisse" les plus conscients. Les masses n'incarnent pas le Prolétariat, lequel ne peut être conçu comme amorphe et mystifié. Le slogan de Jules Guesde recèle donc une stratégie qui vise à identifier le Sujet de l'histoire. Le publiciste libéral de 1889 peut bien remarquer que son Parti ouvrier ne remporte que 0.5% des voix aux élections. Un tel constat est disqualifié par le slogan guesdiste qui contient à la fois une historiosophie et une stratégie.

Un slogan est un énoncé qui dans une stratégie active, "agit plus qu'il ne dit" (Reboul) et dit infiniment plus que son sens littéral parce qu'il s'inscrit en bonne place dans un réseau intertextuel, parce que, dans ses éléments implicites, dans les connotations des termes employés, dans les inférences et les sous-entendus qu'il permet, il résume une vision des choses, une sociogonie et un programme d'action. Le slogan de Jules Guesde

réalise exemplairement ces axiomes et en lui se résume, s'inscrit en abyme toute la propagande socialiste dans sa rhétorique et son idéologie.

Ouvrages cités

- Angenot, Marc. Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Montréal: CIEE, 1984. (Une version remaniée et plus étendue paraîtra aux Presses universitaires de Vincennes en 1989).
- Angenot, Marc. Le Cru et le Faisandé. Bruxelles: Labor, 1986.
- Berenson, Edward. Populist Religion and Left-wing Politics in France. 1830-1852. Princeton U.P., 1984.
- Bollème, Geneviève. Le Peuple par écrit. Paris: Seuil, 1986.
- Calvet, L.-J. La Production révolutionnaire. Paris: Payot, 1976.
- Dommanget, Maurice. L'Introduction du marxisme en France. Lausanne: Rencontre, 1969.
- Lindenberg, Daniel. Le Marxisme introuvable. Paris: Calmann Lévy, 1975.
- Paquot, Thierry. Les Faiseurs de Nuages. Paris: Sycomore, 1980.
- Rancière, Jacques. La Nuit des prolétaires. Paris: Fayard, 1981.
- Reboul, Olivier. Le Slogan. Bruxelles: Complexe, 1975.
- Ymonet, Marie. "Les Héritiers du Capital: l'invention du marxisme en France," Actes de la recherche, 55:1984. 3-14.

Marc Angenot est professeur de littérature comparée à l'Université McGill. Parmi ses publications: Le Roman populaire. recherches en paralittérature (1975), Les Champions des Femmes: examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800 (1977), Glossaire pratique de la critique contemporaine (1979), La Parole pamphlétaire: typologie des discours modernes (1982), Critique de la raison sémiotique (1985), Le Cru et le faisandé: sexe, discours social et littérature à la Belle Époque (1986).